QUELQUES DÉTAILS SUR L'ÉTABLISSEMENT DES SŒURS GRISES DE LA RIVIÈRE McKENZIE

Tout le monde sait que la mission de la Rivière McKenzie fut fondée, il y a quelques années, par les Révérends Pères Oblats.

Personne n'ignore les souffrances de tous genres qu'ont dû supporter ces zélés missionnaires, pour faire connaître et aimer Dieu dans ces froides et lointaines contrées. Cette mission a été jugée si importante par le St. Siége que N. S. P. le Pape Pie IX y a nommé un évêque pour la gouverner, avec pouvoir de se choisir un auxiliaire, pour l'aider à cultiver cette mission qui ne présente à la nature que des peines horribles, mais qui est pour les hommes apostoliques pleine d'attraits, parce que les âmes y sont plus abandonnées et par conséquent plus exposées à périr éternellement.

Pour assurer de plus en plus le succès de cette mission, Mgr Faraud a voulu y faire une fondation de sœurs de la charité qui feraient, autant que possible, dans ce pays sauvage, les œuvres qu'elles ont coutume de faire dans les pays civilisés. Car, dans ce siècle où la Bienheureuse Vierge Marie a été proclamée Immaculée, il faut qu'il y ait partout de nouveaux apôtres, des Vierges innocentes et pures, qui prêchent à leur manière la Vierge toute puissante qui, dans sa Conception sans tache, a écrasé la tête de l'ancien serpent.

Le choix du digne évêque tomba sur les Sœurs Grises de Montréal qui font aujourd'hui (23 décembre) le centième anniversaire de la bienheureuse mort de leur fondatrice, la mère d'Youville. Ces sœurs répondirent avec empressement à cet appel fait à leur dévouement ; et cinq d'entr'elles partirent il y a cinq ans, pour entreprendre cette nouvelle fondation qui les mettait en rapports plus immédiats avec leurs sœurs de la Rivière Rouge, les unes comme les autres dépendant toujours de la maison-mère de Montréal.

Il se trouve maintenant dans ces immenses pays cinquante sœurs Grises, savoir : trente-deux dans le territoire qui forme l'Archevêché de St. Boniface et dix huit dans le Vicariat Apostolique soumis à Mgr Grandin et à Mgr Faraud.

Il ne s'agit pas ici de faire l'histoire de cette intéressante fondation, mais de donner quelques-uns des principaux motifs qui peuvent porter les bonnes âmes à la favoriser avec zèle et générosité. Les quelques détails que nous allons donner suffiront, nous l'espérons, pour toucher les cœurs qui aiment Dieu et le prochain ; car ils feront voir ce que peut, chez des personnes d'un sexe faible, le zèle de la gloire de Dieu et le désir de sauver des âmes créées à son image et rachetées au prix de son sang. Il suffit pour cela d'esquisser rapidement quelques nnes des souffrances plus spécialement attachées à cette mission.

Souffrances du voyage.

Il y a d'ici à la Rivière McKenzie environ 1,500 lieues. Ce long trajet se fait tantôt par eau et tantôt par terre. Il y a à franchir une multitude de lacs, de rapides et de portages. Il faut coucher trois mois à la belle étoile, et par un froid rigoureux, quand le voyage se fait en hiver. On est exposé à mourir de faim, quand on est au bout de ses provisions. Les fatigues qu'il faut endurer lassent souvent les hommes les plus vigoureux ; à plus forte raison, des femmes accoutumées à la vie régulière des communautés, sont-elles exposées à y succomber, comme l'on en jugera par le trait suivant.

L'année dernière le Révérend Père Tissier, jeune homme d'environ 34 ans, plein de zèle, se gela les extrémités des pieds. Manquant de provisions, il entreprit, par les plus grands froids un voyage d'une centaine de lieues environ. Or, en chemin se sentant geler, il s'arrêta dans une loge de sauvages où il fut réduit à demeurer pendant plus de quatre mois, n'ayant à manger qu'un pauvre chien maigre qu'il dévora avec ces sauvages durant l'espace de dix jours. Ce n'est qu'au printemps qu'on a pu le reconduire à sa mission.

Il était si couvert de vermine qu'on ne pouvait distinguer les coutures de ses habits. Il est impossible de

décrire ce qu'il eut à souffrir durant ce long hiver étendu dans cette petite loge avec un bien grand nombre de sauvages. A l'heure qu'il est, ses pieds ne sont guéris, que juste assez pour lui permettre d'offrir le saint sacrifice à genoux sur une chaise.

Il y a en outre des peines inouïes et des dangers sans nombre à courir dans cette longue pérégrination. Aussi un Métis fondait-il en larme, quand il vit les Sœurs s'embarquer dans les barges pour la Rivière McKenzie. Il leur offrit de les conduire chez elles, en leur disant en pleurant qu'elles ignoraient sans doute à quelles affreuses souffrances elles allaient être exposées. Un des Missionnaires chargés de les protéger durant le voyage, a depuis avoué qu'il avait souvent pleuré en les voyant réduites à une si grande misère. Une de ces Sœurs disait un jour que l'on ne pouvait se faire une juste idée des peines, des souffrances et des dangers de ce voyage.

Souffrances du climat et de la température.

Il est facile de se convaincre que dans cet extrême Nord, il fait un froid horrible. On pourra s'en faire quelqu'idée en faisant attention que nos plus grands froids, qui ne durent guère que quelques jours, sont de froids ordinaires à McKenzie. D'autre part, il s'en fa que l'on soit logé et habillé convenablement pour se mettre à l'abri d'une température si rigoureuse. Dans le cœur de l'hiver, le soleil ne paraît sur l'horizon que durant quatre heures.

Il faut donc passer vingt heures sur vingt quatre dans les épaisses ténèbres de la nuit. Avec ces longues nuits la vie ne peut être agréable, puisque nécessairement l'on y éprouve des ennuis dont il est impossible de se rendre compte.

Souffrances du régime de vie.

Dans ce pays lointain, il faut passer sa vie à ne manger que du poisson que l'on conserve sans sel ; aussi se gâte-il facilement.

Quand le poisson manque, il faut se procurer à un prix élevé du caribou fumé. On se régale quelques fois avec des *flancs* faits avec des œufs de poisson. L'on fait

pour le temps de la disette, des provisions de graines des bois, que l'on fait bouillir, pour en manger afin de ne pas mourrir de faim. Si l'on peut ramasser quelques bouts de chandelle, que l'on fait avec de la graisse de caribou pour l'usage de la chapelle, l'on s'en sert pour faire des fricassées qui sont pour le pays des mets délicieux. L'on ne connait pas d'autres assaisonnements, pour donner quelques saveurs aux aliments ; et l'on perd tout de bon le goût du pain, parce que l'on en fait aucun usage. Enfin il arrive des temps où il faut absolument se passer de manger, parce que le strict nécessaire manque ; mais alors l'on recourt avec plus de ferveur à la Divine Providence qui ne manque jamais de venir au secours des pauvres affamés. Le trait suivant en est une preuve.

Le Révd. Père chargé de la mission reçut un jour une lettre de Mgr. Faraud, du Lac Labiche. Ce saint Evêque sachant combien était petite la provision de nourriture pour l'hiver, était dans de grandes inquiétudes. Dans sa lettre il défendait absolument l'admission de nouveaux orphelins et même priait le Révérend Père d'en renvoyer plutôt que de trop faire souffrir les missionnaires...... Il est d'usage chez cette partie de Sauvages Montagnais d'allouer à un homme quatre poissons en un jour et aux femmes deux. Le bon Père dans son embarras se rendit chez les Sœurs afin de prendre leur avis, bien affligé en pensant qu'on ne pourrait trouver la nourriture de ces pauvres orphelins.

Les Sœurs, à l'unanimité, refusent nettement de renvoyer un seul orphelin. La Sœur Lapointe lui dit que c'était un parti pris que les femmes ayant droit à deux poissons, elles s'en contenteraient pour elles et leurs chers orphelins. Ces modiques provisions ont en effet suffi pour les Sœurs et leurs pauvres à l'aide de bien des sacrifices et par les soins de la Divine Providence, qui s'est manifestée d'une manière surprenante.

Souffrances provenant des habitudes Sauvages.

Il y a autour de la mission une espèce de petit village qui se compose de huttes ou cabanes faites avec des piquets, recouverts avec des peaux de cariboux, en forme de cône. Là règne la malpropreté la plus dégoutante, avec la vermine qui dévore ce pauvre peuple, et assaillit

tous ceux qui se mettent en rapport avec lui. Or, c'est là qu'il faut aller visiter les pauvres et les malades. L'on ne saurait sortir de ces triste réduits sans être couverts de poux qui vous dévorent.

L'on se réunit pour la messe et les autres exercices religieux dans la chapelle épiscopale, qui est l'Eglise de tout le monde. Elle a 30 pieds de long sur 18 de large et 7 de haut. Il est facile d'imaginer que, dans un aussi petit édifice, la réunion de quatre et cinq cents sauvages rend l'air complètement vicié. L'on y respire donc une odeur insupportable. C'est au point que les prêtres qui y disent la messe paraissent, en quittant l'autel, tout pâles et vraiment affaiblis. En été c'est quelque chose de pire ; car il faut y tenir tout fermé, à cause des légions de maringouins qui épaississent l'air et dévorent ceux qu'ils assiégent avec ôpiniâtreté. L'on ne peut sortir de ces luttes acharnées qu'avec des yeux enflés et des visages ensanglantés.

Souffrances occasionnées par l'impossibilité de subvenir aux misères spirituelles et corporelles de ce pauvre peuple.

Mais la plus grande souffrance est sans contredit occasionnée par le spectacle de tant de misères qu'il est impossible de secourir. C'est alors que le cœur saigne, quand on voit qu'on ne peut ni loger, ni habiller, ni nourrir de pauvres enfants que l'on pourrait sauver en leur enseignant la religion et qui vont périr, parce qu'ils vont tomber entre les mains de nos frères séparés. Car là comme ailleurs le loup est à côté du bon pasteur, cherchant à dévorer les brebis que celui-ci ne peut garder sous sa houlette parce qu'il n'a pas le moyen de subvenir à leurs besoins journaliers.

Les Sœurs de McKenzie ne se contentent pas de visiter les malades, elles ont en outre un orphelinat qui compte aujourd'hui 26 orphelins ou orphelines. Elles font, de plus, la classe à quarante élèves. Mais elles en auraient bien davantage, si elles avaient plus de moyens pour les soutenir. Or, ces moyens ne peuvent leur venir que de l'étranger. Car il se passera bien des années avant que le pays puisse leur fournir les choses nécessaires à la vie.

S'il en est ainsi, ne pourrait-on pas espérer que des per-

sonnes charitables se chargeraient de faire les frais d'un certain nombre de ces pauvres enfants exposés à toutes les horreurs de la misère et surtout au malheur de la damnation éternelle. Quelques associations de familles ou de paroisse rendraient cette belle œuvre facile puisque l'un portant l'autre, avec 25 ou 30 piastres l'on pourrait entretenir un orphelin ou une orpheline. On pourra juger de l'extrême misère de ces pauvres enfants des bois par les deux traits suivants :

Monseigneur Grandin ayant trouvé un enfant de cinq ans qui était complètement abandonné, l'adopta quoique réduit lui même à une grande pauvreté.

Comme il n'avait personne à qui il put confier le soin de ce pruvre enfant, il lui fallut se charger de lui rendre lui-même tous les services que de bonnes mères rendent à leurs enfants.

Pendant deux ans, c'est lui qui le peignait et le lavait de ses propres mains, qui blanchissait son linge et l'habillait.

Une des Sœurs de la Mission de la maison de McKenzie se trouvant en voyage à 400 lieues de l'établissement, on lui confia une petite orpheline de 18 mois qui était abandonnée de tout le monde.

Il lui fallut la transporter à la mission, mais elle n'avait avec elle, pour conduire la barge qu'un enfant de huit à dix ans. N'ayant pour toute nourriture que du caribou fumé, elle était obligée de mâcher ce qu'il fallait faire prendre à cette petite enfant.

Elle fut réduite à couper les habits qu'elle portait sur elle, pour couvrir cette tendre orpheline qui était malade.

Ces sacrifices n'ont pas été sans récompense. Car d'abord ils ont étonné les protestants qui, en apprenant ce fait se sont écriés qu'il n'y avait que la religion qui pût inspirer de tels dévouements. En outre cette petite fille par les soins des sœurs, s'est développée d'une manière si extraordinaire qu'elle fait aujourd'hui l'admiration de ceux qui la voient. Elle sait ses prières d'une manière si touchante que les sauvages qui l'entendent prier tout haut dans la chapelle, en sont couverts de confusion, voyant qu'ils ne savent pas faire leurs prières aussi bien qu'une enfant si jeune ; et cela les encourage à redoubler d'ardeur pour se faire instruire des devoirs qu'impose la religion.

Ces détails suffiront sans doute pour toucher les âmes

sensibles et charitables et les engager à s'imposer quelques sacrifices pour contribuer à une œuvre si pénible et en même temps si méritoire. Car c'est le propre de la charité de gêmir en mangeant le bon pain et se couvrant de beaux et de bons habits chauds, lorsque l'on réfléchit qu'il y a tant de personnes qui souffrent de la faim, qui périssent de froid et de misère et qui sont exposées à perdre la foi en tombant entre les mains des ennemis de la religion : Il y a vraiment de quoi rougir de honte et de confusion en voyant ces ennemis de la religion faire tant de sacrifices pour s'emparer de ces infortunés sauvages afin de les élever dans leurs funestes erreurs, et de les y faire persévérer jusqu'à la mort, comme cela est arrivé dans cette mission éloignée et sans ressources ! Puisse donc la charité catholique prévenir ces malheurs pour l'avenir !......